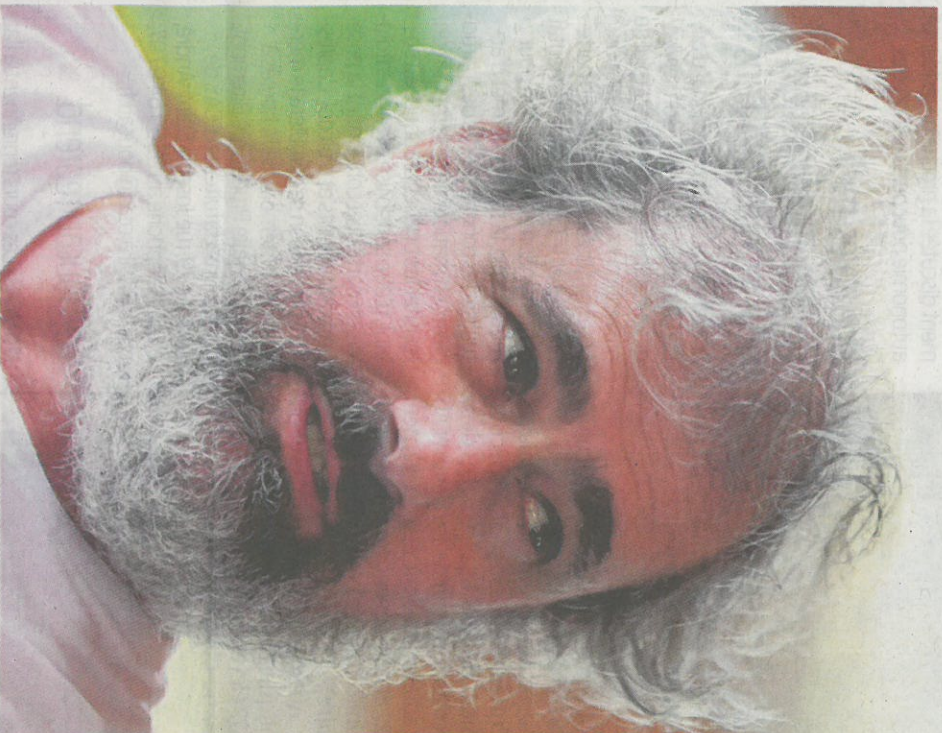


Bayonne

Un regard tendre sur les « gens de peu »

GUSTAVE KERVERN

Le réalisateur est au Pays basque pour la nouvelle comédie sociale, coréalisée avec Bruno Delépine : « I feel good »



« Tous nos films sont des comédies sociales », confie Gustave Kervern, ici à Pau, hier. PHOTO DAVID LE DEODIC

« Sud Ouest » Avez-vous des mules et un peignoir (1) ?

Gustave Kervern Non, je n'ai jamais eu ça. C'est très vilain, les mules. J'ai porté le peignoir en thalasso, deux ou trois fois. Tout le monde le portait. J'avais l'impression d'être dans un film d'horreur.

Vous n'avez pas réussi votre vie, alors ?

Disons que pour moi, ce n'est pas le bon critère, les mules et le peignoir. C'est un choix.

Les dialogues semblent ciselés. Sont-ils très écrits ou laissez-vous place à l'improvisation ?

Tout est écrit, au mot près. Jean (Dir-Jardin) a rajouté quelques comètes sur le moment, mais c'est à la marge. On écrit beaucoup aussi parce qu'on a des tournages courts. Cinq semaines. Il faut rentrer beaucoup de choses sur des journées qui sont longues pour tout le monde. On fait peu de prises.

C'est la contrainte économique qui fait des tournages si courts ?

Forcément en partie. Une semaine de tournage en plus, c'est cher. Des budgets serrés enlèvent l'épée de Damocès, en sorte du film. Vous n'êtes pas tenus de faire un million d'entrées. Mais c'est aussi philosophique, je pense, par exemple, à notre goût pour les plans séquences. Et pour les acteurs, c'est une bouffée d'oxygène, ils sont contents. Tout ça est assez cohérent.

Est-ce difficile de filmer dans une communauté comme celle d'Emmaüs ?

C'est à la fois simple et compliqué. C'est une évidence pour nous car tous nos films sont des comédies so-

ciales. Moi, à une époque, je ne savais pas si j'allais m'en sortir, j'ai eu peur de la rue. Pour les gens de magénation, l'Abbé Pierre est une figure impor-

« À une époque, je ne savais pas si j'allais m'en sortir, j'ai eu peur de la rue »

tes origines populaires. Alors on était heureux de travailler avec Emmaüs. Mais on marchait sur des œufs. On se sentait chez eux. Même si on est une petite équipe, on ne voulait pas être les types du cinéma

qui déboulent chez des gens modestes et s'imposent. Et puis il fallait aussi faire attention à ne pas gêner l'activité.

Jacques est insupportable, mais c'est d'abord une de ces « petites gens » que vous regardez avec tendresse. Est-il une victime ?

Il est insupportable comme les gens qui veulent réussir à tout prix. On l'a traité dans le film comme un enfant aveugle et sourd. Mais il est un peu comme tout le monde. C'est un personnage très humain de vouloir être riche sans trop se fatiguer. Jacques, c'est d'abord un mec pauvre et perdu qui écoute le discours ambiant.

Il est perméable aux images de la réussite que la télé, la pub lui renvoient. Notre monde de consommation rend-il malheureux ?

Oui, Jacques est plus pauvre que les 130 personnes de la communauté d'Emmaüs. Elles ont l'objectif de l'entraide, de l'humanité, quelque chose de commun. Si le système rend malheureux ? Je pense. En tout cas, je vois mon fils qui veut les marques qu'il faut, sous peine d'ostracisation à l'école. Ne pas avoir la bonne marque, c'est la honte suprême. Je me dis que la société de consommation a gagné. Et qu'elle rend malheureux, oui.

(1) Jacques, le personnage central, en est convaincu : « Si t'as pas un peignoir et des mules à 50 ans, t'as pas réussi ta vie »